

Pierre Krasucki : « Mon père était cultivé, plein d'humour »

Le fils d'Henri Krasucki, secrétaire général de la CGT dans les années 80, comptait parmi les invités du 30e anniversaire de la grève Peugeot en 1989 organisé dimanche 22 septembre à la Filature à Audincourt. L'occasion d'évoquer avec lui sa mémoire



Né en Pologne en 1924 et mort à Paris en 2003, Henri Krasucki a dirigé la CGT de 1982 à 1992. Résistant et membre actif de la section juive des FTP-MOI pendant la Seconde Guerre mondiale, il a été déporté à Auschwitz en 1943.

A-t-il toujours été facile de porter le nom de Krasucki ?

« Oui, mais j'ai eu quelques soucis dans mon travail. En tant que militant syndical, on n'est pas très apprécié par les dirigeants d'entreprise, le patronat. On l'est encore moins quand on porte un nom connu. J'ai passé toute ma vie professionnelle au Comptoir des entrepreneurs, une entreprise de financement immobilier de l'État. Les promotions se faisaient sur appel d'offres. J'avais postulé pour un poste et ma candidature avait été rejetée à plusieurs reprises, sans raison valable. J'avais protesté auprès de ma hiérarchie.

Militant CGT + fils de Krasu : ça faisait beaucoup pour elle ! J'avais menacé de rendre publique cette discrimination et j'ai fini par obtenir le poste. »

Est-il vrai que vous avez parfois changé de nom ?

« Au sein de mon entreprise, j'envoyais tous mes courriers informatiques en signant Pierre Jacques. Je ne voulais pas avoir d'histoires avec l'extérieur. C'était dans les années 80 quand mon père est devenu secrétaire général de la CGT et était très exposé médiatiquement. Jacques, c'est mon deuxième prénom. »

Votre père est-il aujourd'hui reconnu à sa juste valeur ? Il a été abondamment caricaturé, moqué par les humoristes.

« Je repense à sa marionnette dans le Bébête Show (N.D.L.R. : émission de télévision satirique diffusée sur TF1 de 1982 à 1995) avec un béret, une salopette et la clope au bec. Ses auteurs, dont Stéphane Collaro, le faisaient passer pour un idiot, un benêt. Or mon père était très cultivé. Je me disais : "Si ces railleurs avaient le quart de sa culture, ce serait déjà pas mal", mais ils ne lui arrivaient même pas à la cheville. Cela l'affectait forcément un peu, mais il n'était pas question pour lui de se plaindre publiquement. Il ne voulait pas donner à ces moqueurs le plaisir de voir que ça le touchait. Mon père était cool, ouvert, plein d'humour. »

Comment votre père, ajusteur de formation, s'est-il cultivé ?

« C'était un autodidacte. Ses instituteurs, ses amis lui ont mis le pied à l'étrier en lui conseillant d'aller voir tel opéra, telle pièce de théâtre. Il aimait beaucoup la poésie et la musique classique. Beethoven était son compositeur préféré. À sa mort, j'ai récupéré chez lui un buste en plâtre le représentant. Il est aujourd'hui chez moi. Mon père, ce que beaucoup ont longtemps ignoré, a été déporté à Auschwitz en juin 1943 en raison de son activité dans la Résistance. Devant la progression de l'armée soviétique, il a été transféré à Buchenwald, début 1945, lors des Marches de la mort. À Auschwitz, pour tenir moralement et se donner du courage, il a sifflé la 7e Symphonie de Beethoven le jour de Noël. C'était aussi un acte de résistance, une façon de s'opposer aux nazis qui l'avaient réduit à un simple numéro tatoué sur un bras. »

Parliez-vous avec lui de cette période tragique ?

« Il évitait d'en parler. C'était trop douloureux. Enfant, je ne posais pas de question. Plus tard, à l'adolescence, *il m'avait expliqué la signification du tatouage sur son bras. Ma grand-mère, également déportée à Auschwitz, avait le même.* »

Son attachement à la solidarité, à la fraternité, à la lutte contre les injustices s'est-il forgé dans les camps de concentration ?

« Sans aucun doute, même s'il s'est syndiqué avant le début de la Seconde Guerre mondiale et était issu d'une famille de militants communistes. Il était habité par le besoin de combattre les injustices, quelles qu'elles soient, où qu'elles se trouvent et quelles que soient les circonstances. »

Que voudriez-vous que l'on retienne d'Henri Krasucki, votre père ?

« Sa détermination, sa volonté de ne rien lâcher, sa combativité. Son honnêteté aussi. Il n'a trempé dans aucune magouille.

C'était un négociateur redouté par ses adversaires. Certaines de ses déclarations sont toujours d'actualité. Il répétait par exemple que ***'la régression sociale ne se négocie pas, elle se combat'***.

Mon père a marqué son époque et la vie du syndicat. Pour beaucoup, il reste une référence ».

*Note de la CGT Retraités PSA : Pour en savoir plus sur l'itinéraire d'Henri Krasucki dans la résistance et la déportation, voir le DVD de Mourad Lafitte et Laurence Karsznia : « **Une jeunesse parisienne en résistance** »*